

ses (Grandes) thronne dont il avait besoin, si même il ne
l'aimait pas (1).

Pendant le séjour de X... à... de la ville de...
de la ville de... Il arriva de...
Rome des nouvelles... importance, et qui
devaient à l'avenir... nouvelle carrière.
pour travailler en...
elle ne...
et...
du...
dans...
l'acte...
et...
l'ensemble de...
le...
l'...



l'ensemble de...
le...
l'...

l'ensemble de...
le...
l'...

CHAPITRE XXII.

Ximenès travaille pour le pape et le cinquième concile de Latran.

Après la mort de Pie III , le siège pontifical avait été occupé depuis 1503 par Jules II , pontife doué de talents militaires et politiques , comme jamais aucun de ses prédécesseurs n'en avait possédé. A l'abri du népotisme , mais prince temporel plutôt qu'ecclesiastique , il consacra toute son énergie , non à agrandir ses parents , quoiqu'il fût d'une condition peu élevée , mais à augmenter le plus possible la puissance temporelle du Saint-Siège (1). Il voulut en conséquence reconquérir avant tout les portions de territoire arrachées aux Etats de l'Eglise , forcer ses vassaux à la soumission , et recouvrer ce que la famille Borgia avait enlevé au *patrimoine de saint Pierre*. Il devait être également l'ennemi de la fière république de Venise qui , précisément alors , était à son plus haut degré de puissance , et qui avait réduit en son pouvoir presque tout le littoral de l'Etat de l'Eglise.

Toutes ses autres entreprises militaires eurent le même motif ; et si , dans le choix des moyens qui devaient

(1) Martyr dit de lui : Christi Ecclesiam Julius sponsam appellabat suam , sponsam ornare monilibus , et sponsam quocumque modo posset dotare studebat ille , nulla propinquorum aut necessariorum habita ratione. Ep. 577.

le mener à son but , il ne se montra pas toujours scrupuleux ni d'une conscience trop tendre ; il participa en cela au défaut général de tous les princes de son temps , alors que Machiavel vivait et enseignait ses principes. Du reste, il surpassa presque tous les autres souverains par l'honnêteté du but qu'il se proposait : il pouvait , comme l'observe très-bien Ranke , manifester ouvertement ses tendances , et même s'en vanter , parce qu'elles étaient honorables en elles-mêmes (1).

Après avoir passé les premières années de son règne à soumettre les Baglioni, les Bentivoglio et autres vassaux, il se présenta enfin à l'habile pontife une occasion de rogner , comme on disait , la crinière au fier Lion de Venise. Toujours unie jusqu'alors avec Louis XII , roi de France , contre le pape et l'empereur , cette république avait depuis peu triomphé de ce dernier, Maximilien I , et l'avait forcé à une transaction presque humiliante. Mais cette victoire elle-même fut la cause de son abaissement. Le roi de France , en effet , devint jaloux de la puissance toujours croissante de la République et commença à craindre pour Milan. En conséquence, sous un prétexte frivole, comme si sa dignité avait été blessée par le traité de paix dont nous venons de parler, il conclut avec ses anciens ennemis , l'empereur , le pape et le roi d'Espagne , la *Ligue de Cambrai* , en décembre 1508, dans le but de dépouiller Venise et de partager ses possessions continentales. C'est ce qui eut lieu en effet dans le courant des années 1509 et 1510 , et Jules II , entr'autres, recouvra tout ce que la République avait enlevé aux Etats pontificaux.

(1) Ranke, Fürsten und Völker, etc. II p., p. 55, Cfr. p. 52, 53 ; et Roscoe; Pape Léon X, I p., p. 394, II p., p. 33.

Mais ce résultat obtenu , la politique prescrivait au pape une manière d'agir toute différente. Si Venise venait à être plus affaiblie encore , et peut-être à être effacée de la liste des Etats , la France devenait dominante dans l'Italie supérieure, où elle possédait déjà Milan, et par là même , dangereuse pour l'Etat de l'Eglise. En conséquence, Jules se sépara alors de ses alliés ; et ces mêmes Vénitiens qui, peu de temps auparavant , dans la fureur qui les animait , n'appelaient plus le pape que *carnifex* au lieu de *pontifex* , s'unirent alors d'amitié avec lui , comme avec leur protecteur (1510).

Au moment où ce changement s'opérait , le duc de Ferrare, Alphonse d'Este , vassal du pape et jusqu'alors un de ses amis les plus dévoués , se trouvait encore en lutte avec les Vénitiens , et Jules II l'avertit en conséquence de cesser sans délai toute hostilité contre cette république. N'ayant pas obéi , il fut excommunié et les troupes pontificales occupèrent son territoire. Mais Louis XII, vivement irrité du changement politique du pape, qui venait déranger ses plans sur l'Italie , saisit cette occasion pour s'en venger et précipiter, s'il était possible, du trône pontifical, ce dangereux adversaire. A cet effet , il eut recours à un double moyen : La force des armes et un synode convoqué contre le pape. A peine les prélats français , convoqués à Tours en été 1510, avaient-ils voté pour ce dernier moyen, que déjà une armée française entrait dans l'Italie supérieure et enlevait Bologne au pape. En même temps , l'empereur Maximilien et Louis XII, de concert avec quelques cardinaux , entr'autres le cardinal de Sainte-Croix , Bernard Carvajal, espagnol, convoquèrent un synode à Pise pour le 1^{er} septembre 1511. Là , le pape fut accusé d'être le perturbateur de la paix entre les peuples chrétiens , d'être devenu pape par simonie , et de ne pas remplir la

promesse qu'il avait faite au Conclave de convoquer un concile œcuménique.

Dans ces circonstances critiques, aggravées encore par une maladie, le pape Jules II se tourna du côté de Ferdinand. Le roi d'Espagne se trouvait à Séville avec Ximènès lorsque la lettre pontificale y arriva, le 18 mai 1511. Le pape lui dépeignait sa situation, la perfidie des cardinaux qui l'avaient abandonné, et lui demandait du secours contre le roi de France son ennemi. Ferdinand, qui, comme l'observe très-bien Fléchier, se faisait un honneur de protéger le Saint-Siège lorsqu'il y trouvait aussi son compte, convoqua aussitôt dans son palais Ximènès ainsi que tous les Grands et les évêques qui se trouvaient à Séville, pour délibérer sur un objet si important. Tous furent d'avis qu'il serait injuste, de combattre en Afrique contre l'ennemi du nom Chrétien, si pendant ce temps le chef même de la chrétienté était menacé en Europe. Sur cela, Ferdinand résolut aussitôt d'employer en faveur de l'Italie les forces qu'il avait réunies, et, conformément à la demande du pape, il retira aussi au cardinal Carvajal l'évêché de Siguenza qu'il avait jusqu'alors possédé en Espagne (1).

Ximènès, de son côté, qui avait des obligations à Jules II, tant à cause de sa promotion au Cardinalat, que pour une foule de privilèges accordés à Alcalá, et qui avait une grande estime pour les sentiments élevés et énergiques du pontife, avait tout particulièrement contribué à cette résolution prise par l'Espagne, et il avait en outre témoigné spécialement son attachement au pape en l'animant à la constance, et en lui envoyant une somme d'argent considérable pour l'aider à supporter les frais de la guerre (2).

(1) Gomez, l. c., p. 4057. Fléchier, l. 3., 284. Ferreras.

(2) Ibid., l. c., p. 4058.

Ferdinand, du reste, voulant encore tenir secret le plan qu'il avait formé, de soutenir le pape contre la France et ses autres ennemis, fit d'abord cingler sa flotte vers l'Afrique, avec ordre de prendre ensuite la route de l'Italie lorsqu'elle serait en pleine mer. Mais la France pénétra ses vues et se prépara à la guerre (1).

Au mois de juillet 1511, Ximenès partit de Séville pour retourner dans son diocèse, et apprit en chemin que l'archidiacre de sa métropole, Jean Cabrera, avait, à cause de son grand âge, demandé et obtenu de Rome un coadjuteur.

Il est vrai que cela était sévèrement défendu, et avec raison, par les statuts de Tolède, parce que autrement chaque chanoine aurait pu se donner soi-même un successeur; mais Cabrera, qui était en grande faveur auprès du roi à cause de sa belle-sœur, Béatrice Bobadilla, l'amie d'Isabelle, avait pris sur lui de demander à ce sujet un privilège à Rome. Ainsi, la chose était faite avant que notre cardinal en eût connaissance; mais aussitôt qu'il en fut instruit, il se fit résolument le défenseur des anciens statuts de son église, interdit au chapitre de recevoir les pièces obtenues par Cabrera, et s'adressa immédiatement au roi et au pape pour rompre toute cette affaire. Il résolut aussi d'attendre à Alcalá la décision de ce différend, parce que, connaissant la sévérité de son caractère, il crut mieux faire de ne pas du tout paraître à Tolède tant que durerait le procès, et d'éviter ainsi toute occasion d'en venir à des scènes désagréables et trop animées avec Cabrera (2).

(1) Gomez, l. c., p. 4058. Mariana, l XXX c. 3, p. 385.

(2) Ibid., l. c., p. 4059.

Pendant qu'à Alcalá il hâtait les progrès de la construction de son université ; des ambassadeurs arrivèrent d'Afrique en Espagne, de la part des rois de Tlemcen et de Tunis et de quelques autres princes maures moins considérables, pour offrir un tribut et leur soumission volontaire. C'était la crainte des préparatifs mentionnés plus haut qui les avait poussés à cette démarche ; tandis qu'au contraire le roi de Fez avait déclaré avec orgueil qu'il était prêt au combat et qu'il attendait les Espagnols. Ces Africains demandaient en même temps le droit de pouvoir commercer librement avec Oran, et ils offrirent en présent à Ferdinand dix superbes chevaux avec des housses brodées d'or et d'argent, dix faucons bien dressés, et un lion apprivoisé d'une grandeur et d'une beauté remarquables (1).

Personne n'éprouva plus de joie à cette occasion que Ximènes, qui voyait en tout cela un beau résultat de ses efforts pour la conquête de l'Afrique. Aussi fit-il célébrer à Tolède trois jours de fête pour en remercier Dieu. Bientôt après, le roi d'Alger se soumit aussi, et cette même Afrique qui autrefois avait failli anéantir l'Espagne, tremblait alors au nom de ce pays (2).

Ferdinand, plus à l'aise de ce côté, put donner plus de soin à la guerre engagée contre la France. Aussi, vers la fin de l'été de 1511, il convoqua les États de Castille à Burgos, et pria le cardinal de s'y rendre le plus tôt possible. Celui-ci, encore épuisé de son retour de Séville et redoutant les grandes chaleurs de juillet, demanda un délai de vingt jours, et ne put, à cause d'une maladie, répondre à l'appel du roi que vers la fin d'août. Le roi, afin de lui

(1) Gomez, l. c., p. 4059, 4060. Mart. Ep. 474.

(2) Gomez, l. c., p. 4059.

faire plus d'honneur, voulut préparer pour lui le palais du comte Salinar, et en faire sortir son petit-fils Ferdinand; mais le cardinal détourna de lui cette distinction honorable, et s'établit dans une autre maison, dans le voisinage de la porte Saint-Gilles et du palais royal. Un jour, le roi voyant l'Infant se promener avec le cardinal, lui cria, dit-on, de sa fenêtre : « Tu es en bonnes mains, mon enfant, et si tu veux m'imiter, tu ne quitteras jamais la société de cet homme. » La promenade terminée, le prince, pour preuve de sa haute estime, voulut reconduire le cardinal jusqu'à sa maison, mais Ximenès ne le permit en aucune manière, quoique le roi lui-même eût applaudi à la pensée de son petit-fils (1).

L'assemblée des Etats durait déjà depuis quelque temps, lorsqu'un légat du pape arriva à Burgos, en 1511, pour notifier au roi l'alliance conclue entre Jules II et Venise; et Ferdinand entra lui-même dans cette alliance. Le légat venait en même temps pour publier en Espagne la bulle de convocation du cinquième concile de Latran, dix-huitième concile œcuménique, que le pape voulait opposer au synode schismatique de Pise (2).

Louis XII n'avait eu aucune peine à gagner l'empereur Maximilien à la pensée de convoquer un synode pour mettre le pape en jugement. La politique nouvelle du pontife et l'abandon de la ligue de Cambrai avaient déjà prévenu l'empereur contre lui; puis, il attendait d'un synode quelques réformes qu'il désirait, et, devenu veuf, il aurait bien aimé s'élever lui-même à la papauté. Il tâcha donc de gagner pour un synode les évêques allemands, pendant que Louis XII travaillait auprès des évêques

(1) Gomez, l. c., pp. 1059-1060.

(2) Ferreras.

français. En conséquence, il réunit les évêques de son empire à Augsbourg en 1511 ; mais ils refusèrent de prendre aucune part au synode schismatique, et pas un seul d'entre eux n'y assista. Mathieu Lang, évêque de Gurk, plus tard cardinal et archevêque de Salzbourg, et alors conseiller et envoyé de l'empereur, fut le seul qui favorisa le conciliabule. Cette assemblée s'ouvrit à Pise le 1^{er} novembre 1511, par un discours violent de Carvajal contre Jules II, et par une messe solennelle célébrée par le même prélat. Pise appartenait alors aux Florentins, étroitement unis avec la France. Outre les sept cardinaux en révolte contre le pape, ce conciliabule ne comprenait que vingt prélats, français pour la plupart, et n'était reconnu par aucun autre prince que Louis XII et Maximilien ; encore ce dernier n'y envoya-t-il aucun ambassadeur. L'ouverture s'en fit sous des auspices extrêmement défavorables. Le clergé de Pise refusa, non-seulement de prendre part au synode et à ses délibérations, mais encore de lui fournir les objets nécessaires pour célébrer la messe ; et il lui ferma même les portes de l'église principale.

Une indignation plus vive encore animait les habitants de cette ville, qui redoutaient l'excommunication et les armes de Jules II, parce qu'ils donnaient l'hospitalité à des schismatiques ; ils tâchèrent même, dans une émeute, de massacrer le commandant français chargé de protéger le synode. Une terreur panique et la crainte d'être livrés au pape s'emparèrent alors des membres du synode, et quinze jours à peine après leur arrivée, ils se hâtèrent de quitter Pise et de se retirer à Milan, pour s'y mettre immédiatement sous la protection des Français et de leurs canons. Là, à l'abri de fortes murailles, encore diminués en nombre, et sifflés (1) impunément par le peuple, qui n'avait

(1) Chaque fois, par exemple, que le cardinal Carvajal se montrait dans les

jamais voulu les accueillir, ils risquèrent encore quelques séances, et dans la huitième, qui fut la dernière, ils suspendirent même le pape. Mais de son côté, Jules II convoqua à Latran, pour la fête de Pâques 1512, un concile œcuménique présidé par lui, auquel il invitait tous les princes chrétiens, et donnait ainsi le coup de mort à l'assemblée schismatique (1).

Il vint donc aussi en Espagne un légat du Saint-Siège, au moment où le roi, avec les Grands et les Prélats, se trouvait aux Etats de Burgos. Mais, malheureusement, Gomez n'a pas rapporté les détails des négociations qui eurent lieu à cette occasion et dès lors, les autres biographes de notre Cardinal n'en disent pas davantage. En revanche, nous avons du moins trouvé dans P. Martyr, qui se trouvait alors à Burgos avec la suite du roi, quelques nouvelles intéressantes sur cet objet; et Ferreras a tiré de la chronique manuscrite du curé Bernaldez, contemporain de ces événements, quelques particularités qu'il a insérées dans son histoire, et qui ne sont pas sans prix pour nous. Nous y voyons que le pape avait nommé légat en Espagne un des juges du tribunal de la Rote romaine, Guillaume Casadorus (2), lequel arriva à Burgos dans la première moitié de novembre. Conformément au désir du roi, la publication de la bulle pontificale de convocation au concile dut avoir lieu avec beaucoup de solennité, et l'on choisit à cet effet le dimanche 16 novembre. Ce jour là, après l'évangile de la grand'messe célébrée dans l'église cathé-

drues de Milan, le peuple le saluait par ironie du nom de *pape*, parce que l'espoir qu'il avait conçu de faire déposer Jules II, et de devenir pape lui-même, s'en allait visiblement en fumée. Roscoë, Léon X, I p., p. 482.

(1) Martyr, Ep. 469, 470; Hard. Coll. conc. t. IX, p. 4584. Schrockh, K, G. p. 32, p. 469, etc.

(2) Son nom se trouve aussi dans la déclaration du roi d'Espagne au Concile. Hard., l. c. p. 4640.

drale, le légat, en présence du roi, des Grands, des prélats et d'une foule immense de peuple, lut, du haut de la chaire, l'original latin de la bulle pontificale, développa les motifs de la convocation du concile, et requit le roi d'y envoyer un grand nombre de prélats. S'adressant ensuite à notre Cardinal et aux autres prélats, il les exhorta à assister, autant que possible, au concile, et il termina en engageant les Grands à protéger l'unité de l'Eglise par leurs armes et leur valeur.

Après lui, l'évêque d'Oviédo, Valérien de Villaquiran, orateur célèbre, monta en chaire par ordre du roi, et exposa sommairement au peuple dans la langue du pays le contenu de la bulle papale et du discours du légat. Il expliqua ensuite, en termes énergiques, avec quelle impudence quelques cardinaux s'étaient séparés du pape et de l'Eglise, et avec quelle méchanceté le roi de France les avait séduits et les soutenait dans leur égarement. Il raconta aussi comment il avait, d'une manière sacrilège, attaqué le pape et lui avait enlevé Bologne; et comment encore, en défendant et en protégeant le duc de Ferrare dans sa rébellion, il injurait l'Eglise, déshonorait le beau titre de *roi très-chrétien* et menaçait de ravager tout le territoire du Saint-Siège pour s'enrichir des dépouilles de l'Eglise.

Alors le roi, s'étant tourné vers le légat, déclara qu'il emploierait volontiers et avec joie les possessions, la puissance et les biens de la reine sa fille et de lui-même, ainsi que les armes de ses amis et de ses vassaux à la défense de l'Eglise, et qu'il était prêt à envoyer ses prélats au concile et à pourvoir à leur sûreté. Le légat remercia alors le roi au nom du pape. Mais auparavant déjà, Ferdinand, qui avait gagné à la cause du concile et du pape, Henri VIII d'Angleterre, son gendre, et même l'empereur Maximilien, avait déclaré la guerre à la France et s'en était expliqué en présence de tous les peuples, dans une

lettre remarquable, adressée à Ximenès, mais destinée à la publicité et que Gomez nous a conservée.

En voici la teneur : « Révérendissime Père en Jésus-Christ, archevêque de Tolède , primat d'Espagne, Grand-chancelier et Grand-inquisiteur , que nous avons toujours aimé comme un ami et honoré comme un père ! Vous connaissez tous nos plans , et vous attesterez en conséquence avec force, combien de moyens nous avons employés jusqu'à présent et quel zèle nous avons déployé, pour faire rendre au pape Bologne et les autres villes et localités enlevées par le roi de France à l'Eglise romaine , et pour éviter le trouble et la division de la chrétienté. Mais n'ayant pu y parvenir en aucune manière , docile aux prières de l'Eglise qui nous a appelés à son secours , et conformément au respect et à l'obéissance que lui doivent tous les rois chrétiens , nous avons résolu, mettant en seconde ligne nos intérêts particuliers , de différer l'expédition déjà préparée contre les ennemis de notre royaume , et d'employer toutes nos forces , avec l'aide et la direction de Dieu , pour l'honneur de qui cette guerre aura lieu , à la défense du siège apostolique et au rétablissement de l'autorité pontificale. Mais pour le faire avec plus de dignité et de succès, le 4 octobre, c'est-à-dire , le jour de Saint-François , pour lequel vous avez une si grande vénération , nous avons conclu avec le pape et l'illustrissime République de Venise une alliance, que nous avons fait publier, en laissant, selon leur désir, l'accès ouvert à notre frère , l'empereur , et à notre cher fils , le roi d'Angleterre. Nous avons ensuite ordonné à notre vice-roi de Naples, Raimond Cardona, nommé général en chef des armées alliées en faveur du pape, de s'avancer sans retard contre l'ennemi, le vingtième jour après la conclusion de cette alliance , avec 1200 cavaliers munis de cuirasses , 1000 hommes de cavalerie légère , 10,000

hommes de l'infanterie espagnole et une artillerie suffisante , et de reprendre les villes occupées par l'ennemi. Il sera suivi du duc de Termini avec 600 hommes de la cavalerie pontificale, et l'armée française sera attaquée de l'autre côté par les Vénitiens. Nous nous sommes rendus maîtres de la mer au moyen d'une flotte aussi nombreuse que puissante, laquelle nous mettra en état d'atteindre notre but. Mais il est deux choses qui réclament avant tout notre sollicitude : c'est d'abord qu'aucun prince de l'Italie n'ébranle par les armes l'autorité de l'Eglise ; et que, d'autre part , à l'égard de ceux qui possèdent illégitimement des biens de l'Eglise, on tâche plutôt d'arriver à un accommodement pacifique qu'à une décision sanglante. Les circonstances étant telles , vous ferez faire dans toutes les églises des prières publiques , afin que Dieu veuille protéger la cause de son Eglise , en conserver l'unité , et accorder gracieusement à toute la chrétienté la paix et la concorde. Libres alors de toute dissension intérieure , nous pourrons tous réunis combattre avec unanimité les ennemis du nom chrétien , chose que le saint Père a aussi en vue en convoquant le concile de Latran. Vous confèrerez aussi sur tout cela, comme nous le supposons, avec le nonce du pape , l'évêque de Bertinoro , qui vient d'aborder à Barcelone et qui veut se rendre directement à notre cour. Pendant que nous vous écrivons ces mots , la nouvelle arrive de France qu'aucun prélat ne se rend de lui-même à Pise, mais seulement par contrainte ; et notre gendre d'Angleterre nous assure de sa participation à l'alliance conclue. L'empereur Maximilien se montre également disposé à se rendre à nos vœux , et ses lettres du 29 septembre sont pleines d'amitié et de bienveillance. En jetant un regard sur cette bonne entente des princes, voulant tenter de tous les moyens, ne nous exposer à aucun reproche , et surtout ne pas offenser Dieu , nous avons encore exhorté notre

frère de France à déposer les armes levées contre l'Eglise, sans quoi nous serions forcés de lui opposer nos forces réunies, de sauver l'autorité de l'Eglise et de protéger notre mère commune contre la violence et l'arbitraire de la tyrannie.

» Je vous salue en Jésus-Christ, révérendissime Père et Cardinal, cher ami et seigneur, et que Dieu daigne vous prendre constamment en sa sainte garde ! « Donné dans la ville de Santa-Cruz, le 17 octobre 1511 (1).

Il est clair que cette lettre était destinée à éclairer le monde, et à justifier aux yeux de tous, pourquoi Ferdinand avait renoncé à ses plans contre l'Afrique et déclaré la guerre à la France.

Mais tandis que l'Italie allait devenir le théâtre de sanglantes batailles, Ximènes vivait de nouveau à Alcalá dans une tranquille et bienfaisante activité.

(1) Gomez, l. c., p. 1060, etc.



CHAPITRE XXIII.

Occupations de Ximenès pendant la guerre d'Italie.

La clôture des Etats de Burgos et la guerre d'Italie qui venait de commencer, avaient procuré au cardinal le loisir de retourner à Alcalá, de s'occuper d'affaires de famille et de ce qui concernait son diocèse.

Parmi les enfants de ses frères et sœurs, Ximenès aimait particulièrement Jeanne Cisneros, fille de Jean son frère, et il cherchait en conséquence à la pourvoir très-bien et de bonne heure. On lui proposa pour sa nièce plusieurs fils aînés des principales familles; mais il considéra que peut-être de riches héritiers comme eux ne cherchaient qu'à gagner de l'influence par son intermédiaire, et qu'après sa mort, ils pourraient facilement se dégoûter d'une femme qui n'appartenait pas à une grande famille et qui ne possédait pas une fortune considérable. Et comme, d'autre part, il n'était pas disposé à faire de grandes dépenses en faveur de ses proches, parce que ses revenus étaient des biens ecclésiastiques, il préférait pour sa nièce un gentilhomme qui n'eût pas de trop hautes prétentions, quelque puîné de famille considérable, qui se distinguât plus par sa vertu et son économie, que par de grands biens et des seigneuries. Son choix tomba enfin sur Pedro Gon-

zalvo de Mendoza , neveu du duc d'Infantado. Ce jeune homme avait eu pour père don Alvarez , frère cadet de ce seigneur , et par conséquent moins opulent que lui ; mais depuis la mort d'Alvarez , le duc avait la tutelle de son neveu , et il poussait ardemment à cette alliance , afin de gagner l'amitié du puissant cardinal, et par là de l'influence dans le royaume. Ximenès était également charmé d'une union avec une si noble famille ; et de cette manière , cette affaire ne tarda pas à être menée à bonne fin (1).

Mais pendant le séjour qu'il fit alors à Alcalá , le cardinal rompit cet engagement, pour des motifs qui ne manquent pas d'importance. Le futur époux devait plus tard hériter de sa grand'mère, alors encore vivante, et qui était en même temps la mère du duc d'Infantado, une terre qui était la propriété particulière de cette dame , et Ximenès avait dès le principe mis cette considération en ligne de compte. Mais dans l'intervalle , le duc trompa sa mère , en lui représentant que Pedro Gonzalvo , par son union avec la jeune Cisneros et son alliance avec le riche et puissant cardinal, serait toujours très-riche sans cela , et qu'elle pourvoirait mieux au bien de la famille sous tous les rapports , si elle léguait le bien en question à un autre de ses petits-fils , par exemple , à son second fils , à lui. Cela eut lieu en effet ; mais ce manque de délicatesse blessa tellement le cardinal, qu'ayant représenté poliment que sa nièce était encore trop jeune et autres choses semblables , il rompit sans délai l'union projetée avec cette maison (2).

Bientôt cependant il se présenta un nouveau prétendant appartenant à la même famille de Mendoza ; le comte

(1) Gomez , l. c. , p. 4053. Robles , l. c. , p. 20. Fléchier , l. 3, p. 276 , 277.

(2) Gomez , l. c. , p. 4064.

Alonzo Suarez de Coruna , fils aîné du comte Bernardin de Coruna, lequel recherchait cette alliance avec empressement , par des considérations relatives à sa maison et à ses biens , situés près de Tolède. Ximenès hésita d'abord à donner sa nièce à un seigneur si riche et si considérable ; mais comme le comte n'exigeait pas une forte dot, et que le cardinal pouvait espérer de gagner dans la famille Urena un appui pour l'université d'Alcala, il donna enfin son consentement à ce mariage , duquel est sortie une postérité heureuse et célèbre (1).

Ximenès montra aussi de la bienveillance pour le père de cette nièce, Jean son frère, qui vivait à Torrelaguna ; il fit magnifiquement rétablir la maison qu'il habitait et où il était né lui-même , racheta les anciennes possessions de sa famille , et en fonda un fidéi-commis pour son neveu Benoît et pour ses héritiers (2).

Mais ces soins ne lui faisaient pas oublier ceux qu'il devait à son diocèse. Pendant qu'il célébrait la fête de Pâques à Tolède en 1512 , réfléchissant à la misère qui naissait souvent pour le pauvre peuple de cette ville d'un renchérissement des vivres , et considérant que c'étaient précisément les plus nécessiteux qui étaient alors livrés aux mains des usuriers , il conçut le plan d'établir dans cette ville , pour les temps de nécessité, et comme un rempart contre l'usure , un magasin public de grains ; à l'exemple de ceux qu'avait déjà fondés dans les anciens temps la sagesse des Romains. Il conféra sur cette affaire avec le préfet de cette ville , à laquelle il fit présent de 90,000 mesures de froment , qui devaient être entassées dans les nouveaux greniers, et distribuées d'après le besoin qu'on en aurait. Le magistrat de Tolède se char-

(1) Gomez, l. c., p. 4062. Robles, l. c., p. 20. Fléchier, l. 3, p. 294-293

(2) Gomez, l. c., p. 4065.

gea du soin de cette distribution ; et , par reconnaissance pour le bienfaisant archevêque, il fonda pour lui après sa mort un anniversaire dans la chapelle mozarabique , et chaque fois un de ses confrères de l'Ordre de Saint-François devait y faire son oraison funèbre. Les provisions données par Ximenès durèrent jusqu'en 1522 ; et Gomez se plaint qu'aucun des successeurs du cardinal n'ait suivi cet exemple de bienfaisance (1).

Ximenès prit les mêmes dispositions à Alcalá , à Cisneros et à Torrelaguna, sa patrie, où les magasins fondés par lui subsistaient encore du temps de Gomez , et étaient d'une utilité extraordinaire dans les temps de cherté ; parce qu'alors les grains étaient vendus à bas prix aux pauvres , et qu'avec le produit , les greniers étaient de nouveau remplis pendant les années d'abondance.

Pour en témoigner leur reconnaissance , les villes susdites eurent entr'autres choses recours à des tables commémoratives , parmi lesquelles celle d'Alcalá portait l'inscription suivante :

*Æthere seu largus , seu parvus decidat imber ,
Larga est Compluti tempus in omne Ceres (2).*

(1) Gomez, l. c., p. 4062.

(2) Ibid., p. 4062, 4063, 4065. Fléchier, l. 3, p. 294.

CHAPITRE XXIV.

Conquête de la Navarre. — Rapports de Ximenès avec Rome.

Pendant que Ximenès était ainsi occupé du soin de sa famille et de son diocèse, la guerre d'Italie contre la France avait commencé, et l'Espagne avait eu l'honneur de donner un général en chef à l'armée combinée des alliés. Ferdinand, comme nous le savons déjà, désigna à cet effet son vice-roi de Naples, don Raymond Cardona, que souvent, à cause de sa circonspection, on a comparé à Fabius Cunctator, et que Jules II, si prompt à agir, appelait par dérision *dame Cardona*. Pour l'animer à montrer plus d'activité, le pape avait mis près de lui en qualité de légat le cardinal Jean de Médicis, plus tard Léon X; et l'on ne peut guère douter que Cardona n'eût évité plus d'un désastre, s'il eût suivi les conseils que ce dernier lui donnait pour l'engager à agir avec plus de rapidité (1). Quant aux Français, ils avaient à leur tête un général de vingt-deux ans seulement, le comte Gaston de Foix, frère de la seconde femme de Ferdinand-le-Catholique; de sorte qu'on voyait opposés l'un à l'autre deux beaux-frères, aussi bien que deux légats, le cardinal de Médicis du côté du pape, et le

(1) Roscoë, Léon X, I p., p. 462.

cardinal Sanseverino , comme légat du synode schismatique.

Après quelques petites affaires, les deux armées se livrèrent, le 11 avril 1512, la sanglante bataille de Ravenne , presque sans exemple dans l'histoire de l'Italie , et qui aboutit à la défaite des confédérés et au triomphe de la France. Le cardinal de Médicis fut fait prisonnier, avec un grand nombre de généraux et de seigneurs, et tout paraissait presque perdu pour Jules II et ses amis.

Mais ce fut précisément cette bataille qui fut pour l'Espagne et pour le pape le commencement d'une meilleure fortune. Les Français , quoique vainqueurs, avaient fait de plus grandes pertes en morts que les vaincus, et, ce qui était d'une plus grande importance encore , le jeune héros , Gaston de Foix, était tombé dans la mêlée et avec lui, l'étoile de la France avait pâli.

La première conséquence importante de cette bataille , fut la conquête du royaume de Navarre par Ferdinand-le-Catholique.

Située entre l'Espagne et la France des deux côtés des Pyrénées , la Navarre avait dû nécessairement être toujours un objet de convoitise pour Ferdinand ; car , sans la possession de ce petit pays, l'Espagne ne pouvait atteindre les limites que la nature lui a assignées, ni jouir d'une sécurité complète du côté du nord. Aussi disait-on que le roi de Navarre portait à sa ceinture la clef des Pyrénées. Alliés de la famille de Navarre par Eléonore , sœur de Ferdinand, ce prince et Isabelle voulurent , déjà de bonne heure , faire épouser à leur fils unique , qui mourut bientôt après , Catherine , héritière de Navarre. Mais l'habile mère de cette princesse fit avorter ce plan ; et, française elle-même, elle donna sa fille à Jean d'Albret,

gentilhomme français, d'une maison voisine de la Navarre, mais peu célèbre. Depuis lors une aversion profonde exista entre l'Espagne et la Navarre, en dépit de toute démonstration extérieure d'amitié; et la crainte seule de Louis XII, qui élevait des prétentions sur la Navarre pour son neveu Gaston de Foix, tenait encore le roi Jean d'Albret uni à l'Espagne. Mais lorsque Gaston eut péri à la bataille de Ravenne, la Navarre n'ayant plus rien à craindre de la France et ayant beaucoup à craindre de l'Espagne, commença, dès le mois de mai 1512, à ouvrir des négociations avec Louis XII.

Vers le même temps, Ferdinand songeant à attaquer la France chez elle, demanda à cet effet passage libre par la Navarre (1). Déterminé dès le principe à un refus, Jean d'Albret chercha à amuser le roi d'Espagne par des négociations et à les traîner en longueur jusqu'à ce qu'il eût conclu une convention définitive avec la France. Mais d'autre part, il est aussi possible que Ferdinand, pour la sûreté du passage de ses troupes, éleva à dessein des prétentions trop hautes et qu'il demanda entr'autres la cession temporaire de plusieurs places fortes, pour être plus assuré d'essuyer un refus qui serait un prétexte de guerre contre la Navarre.

Il méditait encore ce projet et ne l'avait pas encore rendu public, lorsqu'il manda Ximenès, tant pour prendre son avis, que pour couvrir, autant que possible, aux yeux du peuple, l'injustice de son entreprise du nom respectable du cardinal. Toutefois Ximenès ne put ou ne voulut, à cause des affaires de son diocèse, se rendre auprès du roi à Logrona qu'au mois d'août 1512; mais il tâcha par ses lettres de le détourner de cette guerre injuste; et, en effet, il paraît qu'elles tinrent assez longtemps le roi en suspens.

(1) Martyr, Ep. 488

Mais tout à coup cette affaire prit une tournure toute différente ; le roi de Navarre ayant dans l'intervalle négocié secrètement avec la France dans un sens tout à fait hostile à l'Espagne se déclara prêt à sortir de la neutralité qu'il avait observée jusqu'alors, et à s'unir formellement contre elle avec la France. Ce traité fut signé le 17 juillet 1512 ; mais Ferdinand en eut déjà connaissance auparavant d'une manière particulière : un secrétaire du roi de Navarre ayant été assassiné , on trouva dans ses papiers une copie de ce traité, qu'un prêtre , nommé don Miguel , envoya de Pampelune au roi.

Ximenèsse convainquit alors lui-même de la nécessité de cette guerre , et Ferdinand ne tarda pas à déclarer au roi Jean d'Albret, que , s'il ne prenait pas sans délai part à la lutte contre la France , son royaume serait envahi. La Navarre refusa naturellement ce qu'on lui demandait, et aussitôt la guerre lui fut déclarée. Les historiens espagnols plus récents, et avec eux Fléchier (1), soutiennent que Ferdinand s'appuya à ce sujet d'une bulle du pape Jules II, du 18 février 1512, par laquelle il excommuniait le roi de Navarre comme hérétique , apostat et ennemi de l'Eglise, et le déclarait privé de son royaume qu'il donnait à celui qui voudrait s'en emparer. Personne encore n'avait vu une pièce si remarquable, jusqu'à ce qu'enfin le dernier éditeur de l'Histoire d'Espagne par Mariana, l'inséra dans un appendice , après l'avoir tirée des archives royales de Barcelone.

La chose paraissait désormais hors de doute , lorsque, il y a quelques années, William Prescott , dans son Histoire

(1) L. 3, p. 295.

de Ferdinand et d'Isabelle (II, 521), éleva des difficultés, non sur l'existence, mais sur la date de cette bulle, et prouva, par beaucoup de raisons, qu'elle ne pouvait pas avoir été publiée avant la conquête de la Navarre, de même qu'elle fait déjà mention de l'alliance entre la Navarre et la France, qui cependant n'a été conclue que cinq mois après la date de cette bulle. Prescott montre en outre que cette bulle en cite une autre du 31 juillet 1512, qu'elle lui est par conséquent postérieure; et il fait observer que le roi Ferdinand n'aurait pas manqué d'en appeler à ce document, qui eût été comme un acte de légitimation de la guerre qu'il entreprenait, si cette bulle avait déjà existé au début de cette guerre. Quelque exactes que soient ces observations, Prescott a toutefois laissé échapper la preuve la plus concluante contre l'authenticité de cette date, et que je découvre dans la lettre 491 de P. Martyr. En effet, lorsque Ferdinand, en juillet 1512, demandait que le roi de Navarre déclarât la guerre à la France, il ajoutait entre autres ces paroles importantes : « Si Jean d'Albret se refuse à prendre les armes contre un hérétique, il sera lui-même considéré comme hérétique. » Il résulte de ces paroles que le roi de Navarre n'avait pas encore été déclaré hérétique, et qu'ainsi la bulle en question n'avait pas encore été publiée au mois de juillet 1512. Ajoutez que P. Martyr, qui cependant vivait dans l'entourage du roi, annonce seulement à la fin d'août à un ami, comme la nouvelle *la plus récente*, l'excommunication lancée contre le roi de Navarre (1).

A cette époque, vers la fin d'août, Ximenès se trouvait précisément à Logrona, auprès du roi, pour l'aider de ses conseils, de son argent et de ses troupes (2). Mais il ne

(1) Martyr, Ep. 497.

(2) Gomez, l. c., p. 4063.

paraît pas y avoir fait long séjour : la prompte et heureuse issue de cette guerre rendit probablement inutile sa présence ultérieure à la cour. En effet , Jean d'Albret , homme de plaisir , s'enfuit lâchement de son pays , et les places fortes s'ouvrirent l'une après l'autre à Ferdinand et à son général, le duc d'Albe, grand-père de celui qui est si connu (1). Mais pendant ce même mois d'octobre où Ferdinand s'était rendu maître de presque toute la Navarre , la fortune parut vouloir l'abandonner de nouveau. Les Français s'avancèrent avec une nombreuse armée et ramenèrent dans son pays le roi chassé ; les Anglais , auxiliaires de Ferdinand, l'abandonnèrent précisément au moment du danger ; et, vers la mi-novembre, le duc d'Albe se vit si étroitement enfermé dans Pampelune avec son armée, qu'il paraissait infailliblement perdu.

Afin de rendre un peu de sérénité au roi , que ces événements avaient jeté dans une profonde tristesse, Ximenes lui envoya un bourgeois d'Alcala , nommé Santillo que , auparavant déjà , Ferdinand avait désiré avoir auprès de lui , à cause de ses saillies agréables et de ses réflexions fines. Ce Santillo , voulant faire sentir aux chevaliers et aux seigneurs qui vivaient à la cour quel était leur devoir dans ce moment critique, demanda au roi en leur présence la permission de se rendre à Pampelune et de chasser les Français. Le roi, comprenant à l'instant le sens de cette apparente fanfaronade, lui répondit avec intention : « Oui, si tu m'aimais réellement, et si tu avais le courage dont tu te vantes , depuis longtemps tu serais allé rejoindre l'armée , au lieu de rester oisif ici. » L'insinuation fut comprise , les courtisans se rendirent en toute hâte à Pampe-

(1) Cfr. à ce sujet, la déclaration publique de Ferdinand, du 30 juillet 1542, imprimée dans le premier tome des Papiers d'Etat du cardinal Granvelle , (p. 76-83) dans la Collection des documents inédits. Paris, 1841.

lune et redoublèrent le zèle de l'armée. La ville fut sauvée, et la fortune revint sous les étendards de l'Espagne ; bientôt la France abandonna la Navarre et la laissa à Ferdinand, qui reçut, le 13 mars, les hommages du pays conquis (1).

Tandis que le sang versé pour l'Espagne, près de Ravenne, produisait de si précieux fruits, cette bataille ne s'était pas non plus montrée longtemps aussi préjudiciable au pape Jules II qu'on l'eût pu croire tout d'abord. Les Français, dans cette victoire, avaient perdu leur général en chef, et avec lui, l'esprit d'ensemble, un plan arrêté, l'ordre et le courage. A partir de là, leur bonheur commença à baisser, et avec la fortune, la considération dont ils jouissaient en Italie; et trois mois à peine s'étaient écoulés, qu'on les vit, vers la fin de juin, au pied des Alpes, repoussés par les Suisses (2), amis du pape, et par les patriotes italiens, quitter l'Italie en fugitifs et hors d'état de défendre une seule des conquêtes qu'ils avaient faites. Milan même, dont la possession leur paraissait si assurée, les chassa de ses murs et avec eux le conciliabule, qui, pendant quelque temps, prolongea encore péniblement son existence à Lyon.

Depuis la bataille de Ravenne, le cardinal de Médicis était resté à Milan dans la captivité des Français ; et sous les yeux comme à la grande humiliation du synode schismatique, il avait à peine trouvé assez de temps, pour absoudre de l'excommunication les milliers de personnes qui venaient à lui, prêtes à faire pénitence pour avoir pris parti en faveur du conciliabule, ou pour avoir porté les armes contre le S. Siège. Les cardinaux fran-

(1) Gomez, l. c., p. 4063. Fléchier, l. 3, p. 297. Prescott, II p., p. 520.

(2) Le pape donna alors aux Suisses le titre honorable de : Principum domitores et Ecclesiæ reparatores. Martyr, Ep. 490.